

Le cafard d'Anabelle

Olivier Gamelin

Numéro 146, septembre 2015

Le secret

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78875ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gamelin, O. (2015). Le cafard d'Anabelle. *Moebius*, (146), 37–42.

OLIVIER GAMELIN

Le cafard d'Anabelle

«Tu pleures, papa, mais tu n'es pas triste. Je sais que tu singes le crocodile en t'efforçant de noyer derrière ces feintes le secret qui nous unit désormais à la vie, à la mort. Tu joues la tragédie. Je te vois remonter la nef en traînant la semelle, semant derrière tes talons des larmes de verre qui éclatent sous tes chaussures de plomb durci. Pour la forme. Personne ne remarque le sourire que tu esquisses à la commissure des lèvres. Moi si. Moi je ne marche pas sur la scène théâtrale de ton bluff. Après avoir allumé le cierge pascal, tu frôles ma tombe du bout des doigts. Une douce violence fait frissonner mon âme à défaut de glacer mon corps déjà roide. Tu montes les marches et, devant l'autel, récites un discours sans foi, le visage baigné de larmes. Tous mordent à l'hameçon. Pas moi. Il y a loin de la coupe aux lèvres entre les paroles qui coulent de ta langue sale et l'amour du prochain que tu déverses *ad nauseam* sur l'assemblée. Quelle délivrance, n'est-ce pas ? Dans ton for intérieur tu te réjouis qu'eu égard aux plaies de condamnée que tu as creusées dans mon existence, tu te démerdes plutôt bien. Après des années d'angoisse à vivre sous le nez muet de la dénonciation, l'épée de Damoclès s'est enfin décrochée. Mais c'est sur ma tête, papa, non sur la tienne, qu'elle a fiché profondément sa lame d'acier. Aujourd'hui j'emporte dans mon sépulcre le monstre que tu es et qui a planté en moi la graine de l'inévitable suicide. L'heure de la récolte a sonné.»

Souviens-toi, Seigneur, de ton amour.

«À l'époque j'avais cinq ans. Rappelle-toi l'arrière-goût ferreux de mon sang. Y feras-tu allusion dans ton

témoignage de fleurette? Cinq ans. L'âge où les petites filles contemplent amoureuxment leur père comme s'il s'agissait d'un dieu. Ça ne s'invente pas ces histoires d'horreur. À cinq ans tu m'as fait cadeau d'une vie d'adulte. Tes caresses se sont brutalement transformées en vilains doigts. Je préférais dormir et rêver, mais tu m'as dit que j'avais droit à ton amour. J'étais choyée. Puis tu as recommencé. Dans le bain, en auto, le matin. Chaque soir tu me bordais avec tes saloperies. À l'insu de maman pour ne pas lui faire de la peine. Pour mon sixième anniversaire, comme je n'avais pas tout compris, tu m'as tout, tout expliqué. Jusqu'au sang. J'ai pleuré, papa. Rappelle-toi comme je criais. Je t'ai prié d'arrêter, car tu me brisais de l'intérieur. Tu as déposé ta large patte sur mes lèvres en peau de cerise et tu as gémi. À chacun de tes va-et-vient, ta fillette de porcelaine se métamorphosait en amas de battitures et d'écailles de métaux rougis. Tu te frottais contre moi tel un tourne-disque enrayé. Durant dix ans tu m'as fait habiter un monde d'adulte avec ma tête d'enfant. Tu me chuchotais à l'oreille des mots semblables à ceux que tu vomis aujourd'hui dans le micro et qui font pleurer maman. Personne ne connaîtra jamais notre secret, papa. Tu peux vivre rassuré. Je peux mourir en paix. »

Souviens-toi, Seigneur, de ton amour.

Michel marqua un temps d'arrêt et respira une bénéfique bouffée d'oxygène. Bien qu'il eût appris de mémoire son oraison funèbre, il perdait la ligne tant des émotions opposées percutaient ses pensées comme une rafale de mitraille. Il se montrait mine basse et endeillé par la mort prématurée de sa fille, et il l'était en partie, mais cette mort le lavait enfin d'une tache qu'il estimait autrement indélébile. Ce n'était pas seulement Anabelle qu'il portait en terre aujourd'hui, il enfouissait pour toujours l'angoissant suspens qui pourrissait son existence, comme le soldat en rade se réjouit d'apprendre que la guerre n'aura finalement pas lieu. Dorénavant, il ne vivrait plus à la merci d'un aveu. Personne ne dévoilerait le secret qu'il enterrait et qu'il n'osait toujours pas nommer. Jamais il ne se serait regardé comme un abuseur, un criminel. Un père qui aimait trop, peut-être, qui aimait mal, certes, mais un violeur, non.

«Après tout, je ne l'ai jamais frappée», répétait-il à part lui pour libérer la culpabilité qui lui gangrenait la poitrine. Une seule interrogation le tourmentait encore et nourrissait son inquiétude : Anabelle avait-elle trahi leur secret avant de se suicider ? Après tout, rien ne rend aussi bavard qu'un secret. Michel toisa un à un les proches qui s'étaient déplacés jusqu'à l'église. De lourdes gouttes de sueur perlèrent sur ses tempes.

Après trois points de suspension, le père d'Anabelle reprit son discours. Tout en déblatérant des paroles d'Évangile vidées de leur sens, il remarqua que ses mains ne tremblaient pas et s'en réjouit. Il devait contenir chacun de ses gestes, ajuster tous ses mots afin de ne pas caricaturer cette tragédie chrétienne dont il était l'un des acteurs principaux. À nouveau il leva les yeux sur l'assistance. Non, il ne rêvait pas. Le ciel sonnait l'hallali ; Anabelle était bel et bien morte. Son cercueil blanc recouvert d'une gerbe de chrysanthèmes reposait sur un catafalque à roulettes au milieu du transept. Elle n'en sortirait pas, elle ne lui nuirait plus. En lançant à la foule des «Souviens-toi, Seigneur, de ton amour», Michel défia son auditoire du regard et constata que personne ne s'avisait de lui rendre la pareille. Ce manque d'intérêt le remit en confiance. Chacun était replié dans ses réflexions, songeant tantôt à la joie de vivre qu'Anabelle répandait à la volée, tantôt à la mort violente et subite qu'elle avait connue en se jetant dans les eaux glacées du Saint-Laurent. Recroquevillée sur le banc de tête, sa mère versait des larmes de madeleine dans un silence assourdissant, espérant déjà le jour où elle rejoindrait sa fille. Car c'est là le secret des mères : elles ne renoncent jamais, même le nez sur la tombe, à l'idée de revoir leur enfant. Une vingtaine de quidams, voisins et amis, assistaient aux obsèques. À quelques têtes près, Michel n'aurait pu identifier personne. Depuis belle lurette il avait recommencé son existence à zéro sur l'autre rive du pays, se remariant, donnant la vie à une deuxième enfant ayant déjà atteint l'âge tendre. Le cafard tenace que la pensée d'Anabelle nourrissait en lui et qui lui tarabustait la conscience s'endormait peu à peu à mesure que les funérailles achevaient. Michel était quasi heureux, du moins soulagé. «Dieu merci, elle est morte!» se réjouit-il. Malgré

ses précautions, il laissa échapper un sourire qu'il réfréna aussitôt en regagnant sa place.

Karolane ne rata guère ce rictus du diable qui lui transperça la chair comme la pointe d'un trident. Si nul autre dans l'assistance ne se formalisait des paroles du tribun, la jeune fille suivait avec attention les mimiques de son père. Et elle s'en trouvait terriblement gênée. Comme si on déshabillait son âme au vu et au su de tous. Les mots que Michel prononçait, amplifiés par l'écho de l'église, étaient ceux-la même qu'il lui avait glissés à l'oreille le soir où il l'avait violé pour la première fois. Karolane avait sept ans. Des phrases d'amour l'avaient pénétrée pour ne plus jamais ressortir, teintées par le venin du mensonge et le désir de l'interdit. Des mots qu'elle ne devait répéter à personne, comme un secret d'État, sous peine de sévères sanctions. Surtout pas à maman. L'unité familiale reposait sur ses épaules. Le poids qu'elle portait comme une souffrance dans l'ombre devenait plus lourd de jour en jour. Michel s'assit à ses côtés, pressa discrètement sa cuisse contre la sienne, lui entoura le cou de son bras et lui caressa les cheveux. Un étranger aurait pu s'émouvoir de la tendresse paternelle avec laquelle il reconfortait sa fille. Karolane baissa les yeux et blêmit de honte. Elle détestait lorsque son père la touchait en public.

Au moment où Karolane s'efforçait de se défaire discrètement de cette emprise en se glissant vers sa mère, le prêtre entonna un cantique en mémoire de la disparue. « Plus près de toi, Seigneur, plus près de toi ! Tiens-moi dans ma douleur plus près de toi ! » La jeune fille eut l'impression d'assister à la répétition générale de son propre enterrement. Son père allait-il recycler le même discours mielleux le jour où elle aussi se jetterait dans le fleuve pour laver sa mémoire des images qui la hantaient ? Elle aurait souhaité grimper d'un bond les marches de la chaire et balancer à la face du monde les crimes de son agresseur, obliger son père à déposer ses fautes devant le tribunal des hommes et celui de Dieu. Mais elle n'osa bouger le petit doigt. Elle n'avait plus confiance aux hommes ni en Dieu. Elle aurait voulu être cent pieds sous terre. Elle rougissait d'elle-même, humiliée par son embarras, affreusement coupable. Anabelle en était témoin, rien ne pèse aussi lourd qu'un secret.

« Il faut reconnaître nos péchés », enchaîna le père Marcellus, *mezza voce*, en aspergeant d'eau bénite le cercueil d'Anabelle. Sa voix chevrotait, cassée par une émotion muette qu'il cherchait à réfréner. D'une main tremblotante, il traça une croix avec le goupillon, puis fit volte-face vers l'assemblée. Il se râcla la gorge et renchérit en découpant ses mots à la manière d'un juge implacable qui prononce *urbi et orbi* un verdict de culpabilité. La colère lui colorait les joues. « Il faut reconnaître *publiquement* nos péchés. Alors seulement celui qui est fidèle et juste nous les pardonnera et nous purifiera de toute injustice. » Marcellus s'efforçait de dissimuler tant bien que mal la haine intense qui sourdait de son âme. En quarante ans de sacerdoce, cette cérémonie funéraire était la plus déchirante qu'il eût jamais présidée. Il connaissait Anabelle depuis toujours. Il l'avait baptisée et maintenant il s'apprêtait à l'inhumer. Véritable merle blanc parmi ses ouailles, la jeune paroissienne avait su harmoniser le printemps révolté de son adolescence avec la foi catholique, mariant avec style ses cheveux bleus, ses piercings aux lèvres et une petite croix de bois qu'elle portait en permanence sur sa poitrine. D'un tempérament plutôt libéral, Marcellus n'y voyait aucune contradiction. Le Christ n'avait-il pas été lui-même un marginal ? À intervalles, le vieil homme de Dieu et la rebelle angélique s'épanchaient tour à tour des tourments qui parsemaient leur quotidien respectif. Une véritable amitié s'était tissée entre eux. Lors de leur dernière rencontre, Anabelle lui avait avoué poursuivre son chemin de croix en ajoutant la consommation de drogues dures à sa rébellion. Sa vie coulait sur une pente dangereusement escarpée. Partie pour la métropole, elle se frottait aux bas-fonds de l'humanité, jouant du crayon aux abords des ruelles, montrant ses genoux à des inconnus en quête d'amour fugitif et de sensations fortes. La jeune femme avait terriblement maigri. Son visage émacié lui donnait des airs de Camarde. Marcellus s'était fait un sang d'encre pour sa protégée. En lui remettant l'aumône qu'elle mendiait, le prêtre s'était enquis des objets qui tourmentaient son existence. D'abord hésitante, Anabelle avait finalement vidé son sac.

Marcellus savait donc que Belzébuth logeait dans son église et se drapait des airs respectables d'un père affligé

par la mort de sa fille. Depuis le début de la cérémonie, le prêtre se sentait pris d'assaut par le doute, tantôt tirailé par le désir de vengeance, tantôt par la miséricorde. Il ne parvenait pas à enfouir dans le silence de son sacerdoce la confession dont il portait la charge trop lourde. Le droit canon était sans détour à ce sujet : le secret sacramentel est inviolable. Et cette sacro-sainte inviolabilité le plongeait dans une perpétuelle contrition pareille à un cafard qui lui roulerait dans la gorge et dont il ne parviendrait pas à se défaire. « Je n'arrive plus à éveiller en moi le vœu de la compassion et la douceur de l'indulgence », songea-t-il en regagnant l'autel. « La loi des hommes m'astreint à dénoncer l'agresseur. La loi de Dieu me commande de pardonner au pécheur. » Devait-il privilégier le bien public, la mémoire d'Anabelle ou la tranquillité de Michel et demeurer dans le secret de Dieu ? Cette faute ne serait-elle jamais rachetée qu'au ciel ? L'absolution n'était pas de son ressort. Au moment de donner l'eucharistie, Marcellus déposa le corps du Christ sur la langue de Michel et eut la désagréable impression de se brûler les doigts.

Assis à l'arrière de la nef, Éric chancelait sur son banc tant les fourmis de l'impatience lui grignotaient les jambes. La puissante drogue qu'il s'était injectée commençait à se répandre dans ses veines. Dans sa main balafrée de tatouages et de cicatrices, il tenait ferme un petit marteau de forgeron volé la veille sur les étalages d'une quincaillerie. Éric avait rencontré Anabelle quelques jours auparavant dans une ruelle sombre de la métropole. Aussitôt les jeunes gens s'étaient amourachés l'un de l'autre sous le ciel orageux du paradis artificiel. Sous l'effet de la drogue, Anabelle s'était épanchée, confiant à son dernier compagnon de route le cafard qui grugeait son existence. Sans savoir qu'elle franchirait le soir même les eaux noires du Styx, Éric avait fait le serment de lui rendre justice. Au moment de la communion, il se leva, serra le manche de son marteau et se dirigea promptement vers Michel qui attendait de recueillir l'eucharistie. À peine avait-il avalé l'hostie que l'implacable lourdeur du secret d'Anabelle s'abattit dans un bruit sourd sur sa nuque.

Souviens-toi, Seigneur, de ton amour.